

Dossier de presse

Des marches, démarches

du 8 février au 10 mai 2020, vernissage vendredi 7 février à 18h
sur tous les plateaux du Frac

commissaire **Guillaume Monsaingeon**, professeur de philosophie, commissaire d'expositions

Rencontres vendredi 13 et samedi 14 mars en partenariat avec l'École des hautes études
en sciences sociales (EHESS) et l'École nationale supérieure de paysage, Marseille (ENSP).

Conversations marchées en partenariat avec le Bureau des guides du GR2013.



Franck Scurti, *Street Credibility*, 1998. © Adagp, Paris, 2019. Crédit photographique: Klaus Stöber. Collection Frac Alsace.

FRAC

Provence
Alpes
Côte d'Azur

20 bd de Dunkerque, 13002 Marseille
accueil@fracpaca.org
www.frac-provence-alpes-cotedazur.org
+ 33 (0)4 91 91 27 55

Sommaire

- 3 **Communiqué de presse**
- 7 **Avec des œuvres de**
- 8 **Le parcours du visiteur**
plateau 1
plateau 2
le 3^e plateau
plateau expérimental
plateau multimédia
- 18 **Le commissaire, Guillaume Monsaingeon**
- 19 **Entretien**
Pascal Neveux, directeur du Frac,
et Guillaume Monsaingeon, commissaire de l'exposition
- 22 **À travers les œuvres et les murs, Hendrik Sturm**
- 25 **En même temps**
Rencontres
Les conversations marchées
Promenade
- 26 **La boussole, multiple d'artiste**
par Malachi Farrell

Communiqué de presse

La marche est plus qu'une mode. Pratique sociale et caractéristique anthropologique, la marche individuelle se transforme en des pratiques voisines qui s'en éloignent parfois très largement : marche collective (y compris subie ou involontaire), formes de protestation, itinérance avec d'autres modes non motorisés (course, vélo, âne...), activité de loisir ou nécessité professionnelle, activité ponctuelle ou exploration au long cours, combinaison avec d'autres modes de transport, marche urbaine ou au grand air...

L'exposition *Des marches, démarches* aborde la marche en un sens large, considérée non comme une pratique sportive mais comme une démarche artistique.

La marche est en effet devenue au XX^e siècle une forme artistique à part entière, qui touche à des techniques et expressions variées : performance, land art, dessin, sculpture, peinture, installation, vidéo - sans oublier cinéma et littérature.

Déplacements autonomes d'un ou plusieurs corps humains au sein d'un espace-temps limité, ces mouvements ne se réduisent jamais à un trajet utilitaire; ils sont vécus sur le mode de l'expérience. Les *Lignes d'erre* de Fernand Deligny jouent un rôle fondateur dans une exposition sur la marche comme *Des marches, démarches*. Fernand Deligny n'est pas marcheur. Il n'a jamais ni incité les enfants dont il avait la responsabilité, ni leurs éducateurs, à marcher. Il a simplement suggéré en 1969 à l'un d'eux, Jacques Lin, de transcrire dans l'espace de la feuille l'expérience spatiale des enfants autistes plutôt que de chercher des termes qui désigneraient des symptômes. Peu à peu ces *lignes d'erre* se sont diffusées. Elles ont inspiré l'idée de rhizome à Gilles Deleuze et Félix Guattari. Elles ont été vues, déchiffrées, interrogées.

Relevant de pratiques artistiques, ces déplacements s'accompagnent d'une restitution qui permet à un public de partager cette émotion, de percevoir après coup, sur place ou à distance, les traces d'une exploration. Les démarches considérées s'expriment toutes à la première personne, à travers la qualité d'un regard et de sa restitution plastique.

L'exposition présente un état non exhaustif des pratiques actuellement développées en rassemblant des artistes concernés par les pratiques de *Walkscape* et de déplacement artistique; des artistes qui inventent, expriment, pratiquent, conscients des enjeux sociopolitiques de leurs démarches, intéressés par des approches venues des sciences humaines, nourris des travaux fondateurs de Robert Smithson, Richard Long, Francis Alÿs, ou encore du collectif Stalker qui pratique la marche urbaine à travers l'Europe depuis les années 90.

C'est une marche de 70 km et de quatre jours en octobre 1995 qui a conduit Stalker à réaliser une carte, le *Planisfero Roma*, aujourd'hui dans les collections du Frac. Héritiers de la dérive situationniste, porteurs

d'une psychogéographie joyeuse, contestataire et créative, ces marcheurs ne cherchent pas à traverser la ville mais à en révéler la topographie inconsciente et néanmoins active. Les *Archives à nu* de Stalker sont présentées au 3^e plateau du Frac comme des principes actifs.

Les visiteurs sont invités à manipuler ces boîtes et ces documents, à les explorer, de la même façon que les marcheurs ont traversé la ville.

Des marches, démarches réunit plus de 80 œuvres provenant de la collection du Frac ou d'autres collections publiques et privées ou prêtées par les artistes. Parmi les prêteurs le MuCEM, le Cnap/Centre national des arts plastiques, la Maison de Balzac, la Fondation Henri Cartier-Bresson, le Musée de l'Image à Épinal, la Cinémathèque française, ainsi que les Frac Bretagne, Lorraine, Alsace, Grand-Large – Hauts-de-France, Limousin, Picardie Hauts-de-France... Ces œuvres présentées au Frac seront complétées par des parcours, balades et marches, et conversations marchées, y compris à l'intérieur de l'exposition, espace dans lequel les visiteurs sont avant tout marcheurs. L'exposition sera accompagnée d'un colloque en partenariat avec l'École des hautes études en sciences sociales et l'École nationale supérieure de paysage à Marseille.

L'exposition *Des marches, démarches* est le prolongement de *Des marches, démarches*, manifestation culturelle à l'échelle du territoire de la région développée depuis le printemps 2018 et coordonnée par le Frac Provence-Alpes-Côte d'Azur.

À partir de la proposition artistique de Guillaume Monsaingeon, cette manifestation a réuni, autour d'une dynamique commune, de nombreux acteurs culturels, associatifs ou éducatifs installés sur le territoire régional et notamment dans les zones rurales éloignées de l'offre culturelle.

Guillaume Monsaingeon



Pol Bury (1922-2005). *Images pour la théorie de la démarche*, ensemble d'essais d'Honoré de Balzac. *La chèvre* (2^e état). Estampe. Paris, Maison de Balzac. © Pol Bury / Maison de Balzac / Roger-Viollet. © ADAGP, Paris, 2020.



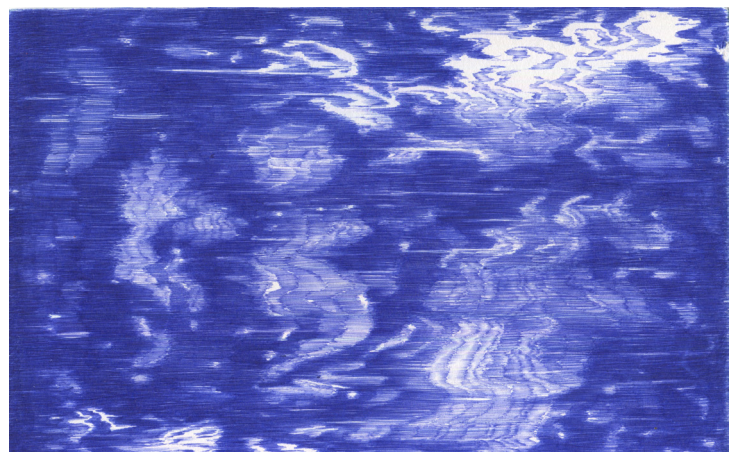
Francis Alÿs, *Modern Procession*, 2002. © 2020 Francis Alÿs.



herman de vries, *journal from a visit to leros and patmos*, 1996-1998. Collection Frac Bretagne © herman de vries. Crédit photographique Hervé Beurel.



Duane Michals, *Chance Meeting*, 1970, séquence de 6 photographies en noir et blanc, 32 x 134 cm. Collection Frac Grand Large — Hauts-de-France.   Duane Michals.



Dominique Castell, *Dessins ricochets (bleu)*, 2018, stylo bille sur papier, 21 x 30 cm.   Dominique Castell.

Avec des œuvres de

Allora & Calzadilla, Stefan Altenburger, Francis Alÿs, Fikret Atay, Berger&Berger, Louis-Auguste & Auguste-Rosalie Bisson, Olivier Boussant, Marie Bovo, Wilhelm Braune & Otto Fischer, stanley brouwn, Pol Bury, André Cadere, Dominique Castell, Jordi Colomer, Abraham Cruzvillegas, Alexandra David-Neel, Fernand Deligny, Monique Deregibus, herman de vries, Bruno Di Rosa, Patrick Faigenbaum, Christoph Fink, Hamish Fulton, gethan&myles, Jochen Gerner, Rodney Graham, Lauren Greenfield, William Kentridge, Anaïs Lelièvre, Richard Long, Laurent Malone & Dennis Adams, Étienne-Jules Marey, Randa Maroufi, Geoffroy Mathieu & Bertrand Stofleth, Duane Michals, Gianni Motti, Jean-Pierre Moulères, Eadweard Muybridge, Jean-Christophe Norman, Paulien Oltheten, Roman Ondák, Gabriel Orozco, Nigel Peake, Bernard Plossu, Abraham Poincheval, Mathias Poisson, Noémie Privat, Barbara Probst, Claire Renier, Till Roeskens, Jean-Jacques Rullier, collectif Safi, Franck Scurti, Stalker, Hendrik Sturm, Guy Tillim, Guido van der Werve, Sarah Venturi, Elinor Whidden, Ariane Wilson & Aude Lerpinière, Jeremy Wood, et les artistes anonymes des collections du Mucem, du bas-relief de la Gradiva, de la signalétique routière suisse.

Le parcours du visiteur

Visiteurs, marcheurs, explorateurs, vous vous apprêtez à randonner sur les sentiers escarpés du Frac : 50 mètres de dénivelé, 2 à 3000 pas, 4 parcours balisés, une durée de balade oscillant entre zéro pour les plus rétifs (attendez-nous à l'Arrosoir) et 2 à 3 heures pour les plus chevronnés. Il n'y aura jamais assez de bancs sur les sentiers, et peu d'entre vous oseront s'asseoir à même le sol durant le parcours : vous serez donc fatigués à l'arrivée, rendez-vous au Magasin ou à l'Arrosoir en fin de parcours.

Des marches, démarches se déroule sur plusieurs plateaux. Dans cette exposition comme ailleurs, la marche, c'est d'abord une affaire de liberté : libre à nous de déambuler à notre guise au sein de chaque plateau. S'il y a des chemins, c'est aussi pour s'en écarter, voire les parcourir à rebrousse-poil si cela nous chante.

On atteint le **plateau 1** en descendant au fond du vallon, en suivant le balisage bleu. C'est un plateau décaissé (chose assez rare en géographie) qui présente une quarantaine d'artistes et d'anonymes. Du plus banal au plus conceptuel, embrassant vidéos, objets du quotidien, dessins, photographies, installations, tous sont unis par une même curiosité envers les marcheurs et leurs gestes : on marche toujours avec son corps.

Le **plateau 2** (balisage vert) suppose au contraire une ascension (niveau 2) pour atteindre un espace de presque 300 m². 30 artistes y explorent paysages et territoires variés, la plupart liés à la Provence : on marche toujours quelque part. On ne manquera pas d'admirer, par la trouée située en fond de plateau, une plongée avantageuse sur le plateau 1.

De là les plus courageux pourront atteindre le **3^e plateau** (balisage jaune), qui offre une occasion unique de lecture : tel Pétrarque parvenu au sommet du Mont Ventoux, tirant un livre de sa poche faute d'apercevoir son Italie bien aimée, vous pourrez explorer les archives du collectif italien Stalker, grand randonneur urbain depuis trente ans. Sur ce même plateau, vous découvrirez le bien nommé *Panorama #3*, sélection de livres issus du fonds Livres, éditions et multiples d'artistes du Frac, et pourrez lire de nombreux ouvrages sur la marche (station assise assurée) : on marche toujours dans les pas de quelqu'un.

Enfin, vous le savez, marcher c'est sentir et percevoir bien plus qu'apprendre ou expliquer. Affaire d'expérience ! Et vous voilà partis à l'assaut du **plateau expérimental** (balisage rouge) : Anaïs Lelièvre vous conduira dans la caverne de ses improbables explorations. Attention, sécurité oblige : les conditions météo du jour (et des jours suivants, jusqu'à la fin de l'exposition) ne permettent pas l'accès au sommet par l'escalier : il vous faudra canaliser votre énergie dans un ascenseur qui sera également votre descenseur en fin de parcours.

Comme rien n'est plus beau que le rituel de la randonnée sur un chemin que l'on chérit, les plus randonneurs d'entre vous sont invités à venir redécouvrir le paysage de *Des marches, démarches* avec l'artiste-marcheur Hendrik Sturm lors de ses multiples visites-traversées-balades de l'exposition. C'est le projet Pédibus (présenté juste avant le plateau 3) d'Olivier Bousant qui assure le balisage d'un plateau à l'autre.

plateau 1

Allora & Calzadilla, Francis Alÿs, Louis-Auguste et Auguste-Rosalie Bisson, Henri-Cartier Bresson, Wilhelm Braune & Otto Fischer, Stanley Brouwn, Pol Bury, André Cadere, Dominique Castell, Jordi Colomer, Abraham Cruzvillegas, Alexandra David-Neel, Jean-Jacques Rullier, Monique Deregibus, Herman de Vries, Bruno Di Rosa, Patrick Faigenbaum, Hamish Fulton, Gethan&Myles, Jochen Gerner, Lauren Greenfield, William Kentridge, Richard Long, Laurent Malone & Dennis Adams, Étienne-Jules Marey, Randa Maroufi, Duane Michals, Gianni Motti, Jean-Pierre Moulères, Eadweard Muybridge, Paulien Oltheten, Gabriel Orozco, Abraham Poincheval, Barbara Probst, Franck Scurti, Hendrik Sturm (performance sur l'ensemble des plateaux), Guy Tillim, Guido van der Werve, Elinor Whidden et les artistes anonymes des collections du Mucem, du bas-relief de la Gradiva et de la signalétique routière suisse.

On n'a pas attendu les artistes pour marcher !

Des marches, démarches s'enracine donc dans la longue durée des images et des objets produits en amont d'un regard artistique : enseignes commerciales, panneaux de signalétique routière, trotteur pour bébé, déambulateur ; des pas et des chaussures, le mouvement d'une jeune fille, des bâtons de randonnée aussi, et des marcheurs saisis au vif sur des boulevards du monde entier.

Peu à peu des artistes interviennent, la curiosité dépasse le simple témoignage et l'enquête pour se faire expérimentation, protocole ou provocation. L'art se saisit du quotidien, l'interroge et le détourne, investissant jusqu'à nos semelles de chaussures : Gianni Motti, Jennifer Allora & Guillermo Calzadilla, abordent la matérialité de la marche à travers la figure du pied, André Cadere rappelle l'importance de la verticale du bâton, Frank Scurti et Elinor Whidden s'attaquent aux deux.

Certains définissent leur art en tant qu'artistes-marcheurs : « No walk, no art » (Hamish Fulton). D'autres auscultent les marcheurs au quotidien, tantôt flâneurs tantôt piétons, coureurs ou citadins, salariés ou promeneurs. Leur démarche nourrie des sciences sociales se fait observatoire du monde, comme chez Paulien Oltheten, Laurent Malone & Dennis Adams, Randa Maroufi, Barbara Probst... Parfois, la marche se transforme en détournement ou résistance à la voiture, à la violence faite aux espaces naturels, à la foule...

Photographie, sculpture et dessin sont devenus des outils d'investigation. Randonnée, balade et flânerie ne sont plus cantonnées à l'univers bucolique des campagnes. Photographie, sculpture et dessin sont aussi des outils d'investigation en particulier de l'univers urbain comme pour Guy Tillim, Randa Maroufi, Monique Deregibus, Jean-Pierre Moulères ou Lauren Greenfield.

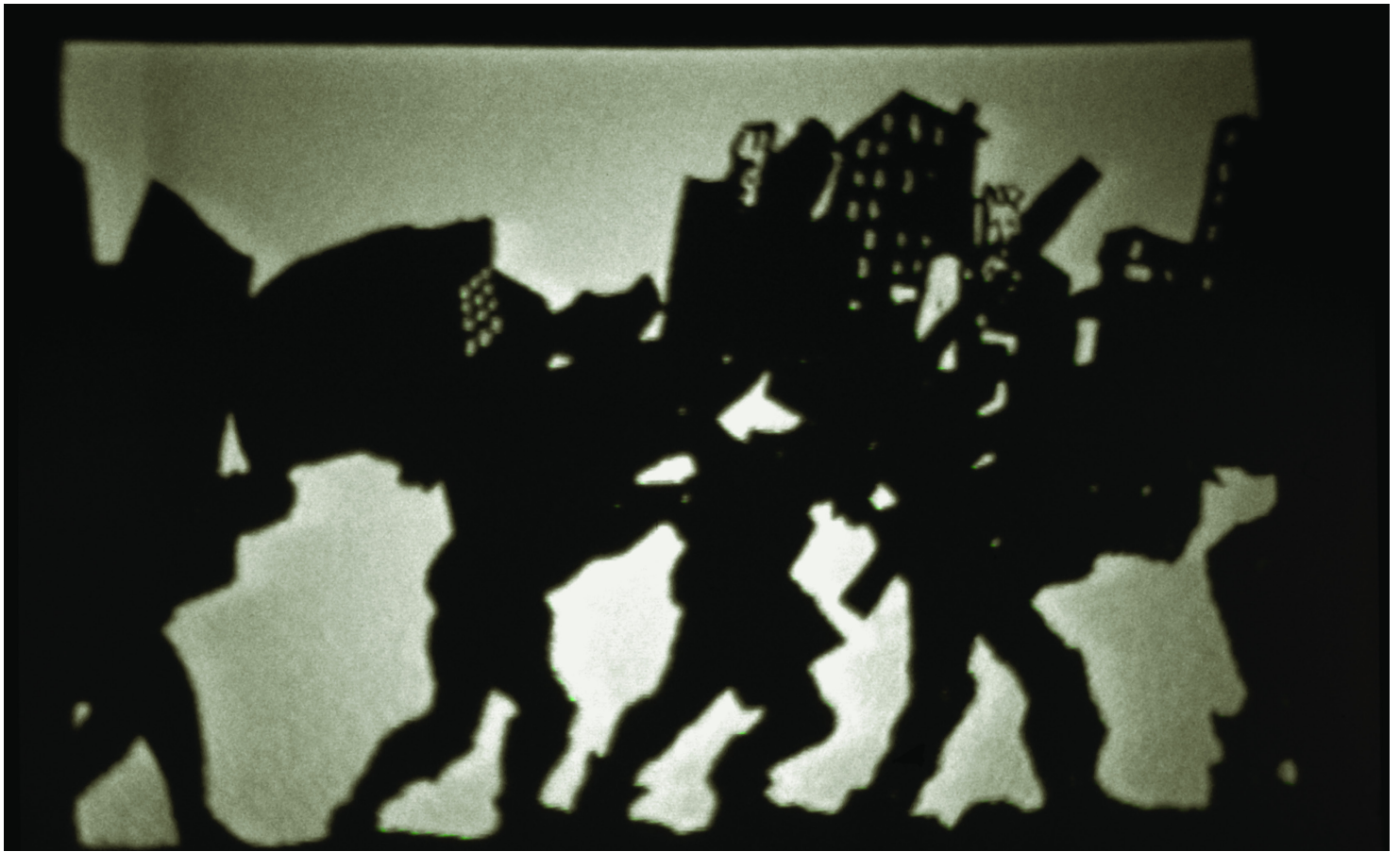
Parfois surgissent des formes poétiques qui s'apparentent à des défis, des procédures de l'impossible et de la limite jusqu'au marcheur immobile : Dominique Castell se jette

à l'eau pour ne jamais mettre pied sur Cythère, Gethan&Myles passent des voiles à la voile immobile, Elinor Whidden va jusqu'à dépecer l'automobile, Abraham Poincheval apprivoise les nuages. Cueillir, trainer ou pousser, flâner, escalader, nager, grimper... Le vernaculaire nous a doucement conduits vers la méditation et l'art conceptuel, entre performances et gestes radicaux : Stanley Brouwn, Francis Alÿs, Duane Michals, Jordi Colomer, Gabriel Orozco...

Les artistes rappellent aussi qu'on marche toujours dans les pas de quelqu'un : Henri Cartier-Bresson saisit Giacometti, Patrick Faigenbaum restitue la vision que Rodin avait lui-même façonnée de Balzac, Pol Bury s'empare de la Théorie de la démarche de Balzac, Bruno di Rosa rend hommage à Rousseau le promeneur solitaire, Jean-Jacques Rullier fait corps avec les itinérances d'Alexandra David-Neel. Chez certains artistes canoniques comme Richard Long, Herman de Vries, Hamish Fulton c'est toute l'œuvre qui évoque la marche...

Les grands ancêtres sont omniprésents, des contes pour enfants jusqu'à la Gradiva, cette jeune femme qui marchait dans les rues de Pompéi d'un pas léger. Jules-Etienne Marey et Eadweard Muybridge étaient d'abord des scientifiques. Mais leur quête de la locomotion humaine les a conduits à produire des chronophotographies qui ont nourri nos mémoires et nos esthétiques. En analysant la marche comme forme fondamentale du mouvement, ils ont jeté les bases de la cinématographie : les photos des pas qui s'enchaînent sont devenues à leur tour images en mouvement, images du mouvement. Que ce soit la procession de William Kentridge, l'anarchitekton de Jordi Colomer, les performances de Francis Alÿs, les marcheurs de la Défense de Paulien Oltheten ou la banquise de Guido van der Werve, la vidéo est à jamais fascinée par le marcheur et son infinie gestuelle : marcher, une question de regard.

G. M.



William Kentridge, *Shadow Procession*, 1999. Film d'animation 35 mm, durée 8 min. Collection Centre national des arts plastiques. © William Kentridge / Cnap.



Frères Bisson, *Savoie - passage à l'échelle horizontale*, 1862. Collection Musée Cantini, Marseille.
© Ville de Marseille, Dist. RMN-Grand Palais / image des musées de la ville de Marseille.



Patrick Faigenbaum, *Sculpture I*, 1998. Collection Centre national des arts plastiques. © droits réservés / Cnap.
Crédit photo: Yves Chenot.



Jennifer Allora & Guillermo Calzadilla, *Land Mark (Foot prints)*, #11 - Set 1, 2001-2004. Courtesy l'artiste et galerie Chantal Crousel, Paris.
© Allora & Calzadilla. Collection privée.



Jean-Jacques Rullier, *La grande Promenade dans les montagnes (détail)*, 2019.

plateau 2

Berger&Berger, Fernand Deligny, Christoph Fink, gethan&myles, Geoffroy Mathieu & Bertrand Stofleth, Jean-Pierre Moulères, Jean-Christophe Norman, Roman Ondák (performance), Bernard Plossu, Abraham Poincheval, Mathias Poisson, Noémie Privat, Till Roeskens, collectif Safi, Stalker, Sarah Venturi, Ariane Wilson & Aude Lerpinière, Jeremy Wood.

On marche toujours quelque part, et parfois en intérieur : chez soi, pourquoi pas dans un musée, comme les visiteurs de Jean-Pierre Moulères à Lisbonne ou Jean-Christophe Norman au musée Picasso. Pas besoin de vastes espaces, donc, grâce à la marche, on ne voit jamais exactement la même chose d'une fois sur l'autre ; autrement dit deux visiteurs-marcheurs ne visitent pas tout à fait la même exposition...

Randonner c'est explorer. Des *Excursionnistes marseillais* (1897) au Bureau des guides du GR 2013, randonneurs et amateurs d'art se sont souvent croisés ici ou là. Le Frac Provence-Alpes-Côte d'Azur a développé depuis plusieurs années une politique d'acquisition tournée vers la cartographie, les territoires et leur traversée. Loin de s'enfermer dans une approche régionaliste, *Des marches, démarches* entend éviter les paysages de carte postale pour mieux examiner les pratiques de *Walkscape* à travers l'espace péri-urbains. Cela n'empêche pas de faire la part belle aux artistes-paysagistes-architectes comme Ariane Wilson ou Berger&Berger, aux arpenteurs comme Bernard Plossu. En outre, le Frac possédait déjà certaines œuvres cardinales, dont le *Planisfero Roma* de Stalker : nous le présentons bien entendu, ainsi que l'intégralité des archives de Stalker, qui pourront être manipulées par les visiteurs du plateau documentaire.

On rencontrera donc sans surprise les pratiques les plus variées. La photographie est parfois capture poétique des territoires traversés (Bernard Plossu, Berger&Berger), parfois exploration comparée ou observation entomologique : Geoffroy Mathieu & Bertrand Stofleth documentent année après année, les mêmes paysages du GR 2013 à travers leur observatoire photographique du paysage.

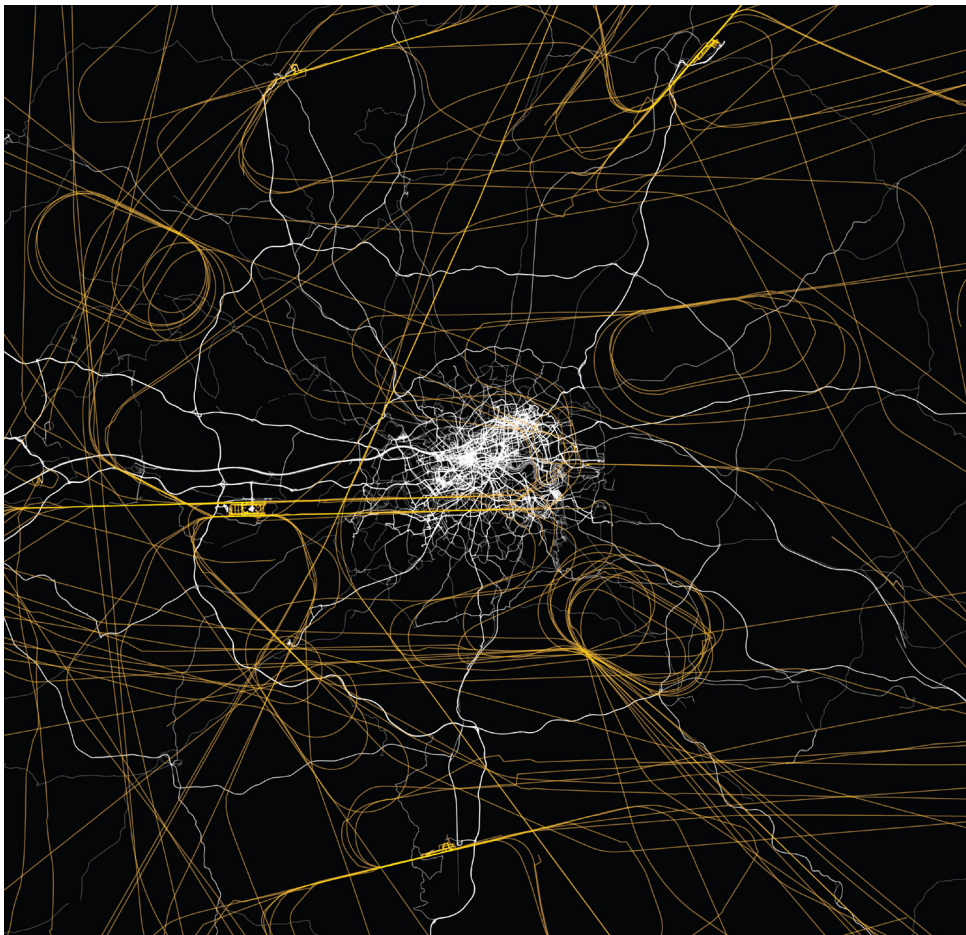
De la photo-graphie à la graphie : le dessin parvient à restituer le rythme lent d'une attention au minuscule (collectif Safi), la main et l'invention graphique cartographient l'archipel d'une exploration urbaine (Stalker), élaborent des chemins au sein d'espaces familiers (Sarah Venturi), écrivent le récit d'une vie de transhumance (Till Roeskens) ou restituent le mille-feuille des contes pour enfants (Noémie Privat). Mathias Poisson réinvente les cartes sensibles d'une promenade à la première personne ; Jeremy Wood ne se déplace jamais sans son GPS : son corps écrit à la surface du globe, et *My Ghost-London* rassemble tous ses déplacements pédestres et autres autour de Londres depuis des années. C'est encore le dessin qui capte les déplacements d'enfants autistes pour en assurer la retranscription graphique : la vie entière de Fernand Deligny est une prise de risque et ses *Lignes d'erre*, issues de la psychiatrie, nourrissent désormais d'innombrables pratiques artistiques.

L'installation ou la sculpture constituent parfois le moyen même de déambulation, elle se fait instrument de locomotion tel le gyrovague d'Abraham Poincheval. Avec Ariane Wilson, la trace des déplacements et des rencontres occasionnées devient cartographie en relief, à la fois abri et mémoire d'un parcours. Christoph Fink, expérimentateur méticuleux et inventeur de formes, façonne une *Montreal Walk* constituée à la fois des notes prises lors de ses déplacements, et d'une splendide proposition d'espace-temps en forme de disque. À travers l'exploration marchée des territoires, les artistes nous dévoilent leur propre regard plus qu'une simple géographie.

G. M.



Abraham Poincheval, *Gyrovague, le voyage invisible*, 2011 – 2012, Collection Centre national des arts plastiques, Paris-La Défense (France). © Adagp, Paris / Cnap/



Jeremy Wood, *My Ghost, sixteen years of London*, 2000 - 2016. © Jeremy Wood.
Collection Frac Provence-Alpes-Côte d'Azur.

le 3^e plateau

« La marche a quelque chose qui anime et avive mes pensées ; je ne puis presque penser quand je reste en place. »

Rousseau, Confessions, livre IV

Ce plateau présente deux ensembles distincts : Panorama #3 et les *Archives à nu* de Stalker.

Panorama #3

Des marches et démarches, c'est tout un comme le montre la parenté lexicale entre marche (physiologique) et démarche (intellectuelle). Outre que les plasticiens, poètes, philosophes et romanciers tiennent la réflexion pour une activité péripatéticienne (qui relève de la promenade) et inversement : « La marche a quelque chose qui anime et avive mes pensées ; je ne puis presque penser quand je reste en place » affirme Rousseau (*Confessions*, livre IV). Nietzsche est plus radical :

« Rester assis le moins possible ; n'accorder aucune foi à aucune pensée qui ne soit née en plein air et en prenant librement du mouvement » (*Ecce Homo*). La marche est partout : « Il est bon d'énoncer aussitôt une chose deux fois et de la doter d'un pied droit et d'un pied gauche. Sans doute, la vérité peut se tenir debout sur une jambe ; mais avec deux, elle marchera et fera son chemin. » (*Le voyageur et son ombre*).

Panorama #3 rassemble sur ce 3^e plateau une sélection de livres issus du fonds Livres, éditions et multiples d'artistes du Frac, accompagnée d'un ensemble d'ouvrages plus généralistes – sélection nécessairement lacunaire dans une production de plus en plus abondante.

Rien d'étonnant en effet à constater la fécondité du croisement entre marche et livre, qui constituent tous deux une itération : un pied devant l'autre, une page après l'autre. Affaire de rythme, de surprise, de conduite du regard. Graphistes, photographes, dessinateurs traversent les champs et surtout les villes, dérivent et conduisent la danse. Bonne balade en leur compagnie dans les collections du Frac !

Stalker

Les *Archives à nu* constituent la somme des marches urbaines organisées par le groupe Stalker à travers l'Europe depuis les années 1990. Héritiers de la dérive situationniste, porteurs d'une psychogéographie joyeuse, contestataire et créative, ces marcheurs ne cherchent pas à traverser la ville mais à en révéler la topographie inconsciente et néanmoins active. Aujourd'hui encore, deux règles donnent le ton de leurs marches :

- 1) Ne regardez pas l'heure, on sait quand on part, on ne sait pas quand on rentre.
- 2) Ne venez pas si vous hésitez à franchir une barrière ou pénétrer dans une propriété privée.

Cartes, manifestes, tracts, brouillons, photos, esquisses, courriers administratifs, ces archives constituent un monde à part entière. Les *Archives à nu* de Stalker présentent ces documents comme des principes actifs. Aidés de médiateurs qui vous en indiqueront le « mode d'emploi », vous êtes invités à manipuler ces boîtes et ces documents, à les traverser, les consulter et les explorer comme les marcheurs ont traversé les espaces péri-urbains. Vous pourrez ce faisant proposer votre propre parcours à travers les *Archives à nu* et devenir en quelque sorte commissaire d'une sélection qui sera alors présentée dans l'une des vitrines.

Deux œuvres originales sont également présentées sur le 3^e plateau :

Sortir de Paris (1997) est un travail cartographique de Stalker, lié à une dérive urbaine, qui complète le *Planisfero Roma* présenté sur le plateau 2, pièce importante des collections du Frac.

Par ailleurs, une œuvre inédite de Nigel Peake, à mi-chemin entre livre et dessin, est présentée sous vitrine. Ce leporello manuscrit intitulé *Walking and Drawing* (Marcher et dessiner, 2018) restitue les déambulations de l'artiste à travers Paris.

G. M.



Stalker, Arcipelago Roma.

plateau expérimental

Anaïs Lelièvre.

Étalés sur deux années, les multiples projets développés dans le cadre de la manifestation Des marches, démarches ont permis à certains artistes de prolonger et d'enrichir leurs pratiques.

Anaïs Lelièvre a ainsi présenté au centre d'art Fernand Léger à Port-de-Bouc l'exposition intitulée *Chantiers*. Son enquête investit aujourd'hui le plateau expérimental comme une sorte de prolongement nourri de ses résidences à Cahors, en Suisse, à Loupian et en Islande. À chaque fois, paysage et géologie conduisent l'artiste à des explorations en volume et en dessin.

L'originalité de son approche tient à la rencontre entre marche, glanage et collecte qui fusionnent pour devenir architecture poétique.

Le visiteur marche sur les pas de l'artiste ; ses dessins sont devenus installation, ses trouvailles structure, ses promenades fragmentation. Accumulation, synthèse, ellipse, expérience en cours constituent un livre condensé de marches en tous sens.

G. M.



Anaïs Lelièvre, *Coquilles 1*, 2019. Installation immersive d'impressions numériques sur papier du dessin *Concrétion de coquilles sur amphore archéologique* (Port-de-Bouc), mobiliers jetés par les habitants (encombrants), h. 3,26 x L. 8,66 x l. 4,25 m. Résidence au Centre d'arts Fernand Léger, Port-de-Bouc.
© Anaïs Lelièvre

plateau multimédia

Francis Alÿs, Stefan Altenburger, Fikret Atay, Marie Bovo, Rodney Graham, Gianni Motti, Claire Renier.

Le fusil chronophotographique de Marey visait les marcheurs pour mieux décomposer leur mouvement, analyser leur démarche. De là naquit l'enchaînement régulier d'images qu'on appelle cinématographie, l'écriture du mouvement : décomposer la réalité d'un corps mouvant en images fixes, reconstituer l'illusion de mouvement par la mise en route des images.

Marcher, activité répétitive qui consiste à « mettre un pied devant l'autre, et puis recommencer », comme le dit la chanson.

Plus que le tracé ou la destination, c'est donc le rythme qui compte. Le marcheur disait Serge Daney, c'est « celui qui accepte cette idée que le spectacle est toujours

déjà commencé. Sa lenteur l'y oblige, tout comme le fait que ce qu'il découvre vit à son propre rythme ». Lui répondant par avance, la Reine rouge de Lewis Carroll admonestait la jeune Alice : « Un pays bien lent que le tien ! Ici, il faut courir aussi vite qu'on le peut juste pour rester à la même place.

Si tu veux aller quelque part, il faut courir au moins deux fois plus vite que ça ! ».

Entre ces deux tempos, le balancier du marcheur et le rythme de la vidéo.

G. M.



Marie Bovo, *Subak*, 2010, vidéo, 5 min. © Marie Bovo. Courtesy l'artiste et kamel mennour, Paris.

Le commissaire, Guillaume Monsaingeon

Guillaume Monsaingeon est chercheur et commissaire indépendant. Chercheur correspondant du centre Norbert Elias (EHESS), il enseigne la philosophie en classes préparatoires à Marseille.

Ses travaux sur Vauban et les plans-reliefs l'ont conduit à publier (*Les voyages de Vauban, la construction du territoire*, 2007 ; *Vauban un militaire très civil*, 2008, *Les plans en relief des places fortes du Roy*, 2007), puis à organiser des expositions (*Vauban architecte de la Raison*, tricentenaire Vauban, 2007) peu à peu concentrées sur les pratiques artistiques et cartographiques contemporaines : *Arsenal et poudrière* (Mont-Dauphin, 2008), *Mappamundi* (Fondation Berardo, Lisbonne, 2011 ; Hôtel des Arts, Toulon, 2013), *Alpha, beta, carta* (Rentilly, 2014 ; Marseille 2015), *Villissima!* (Toulon, 2015), *Au milieu de nulle part* (Grenoble, 2017), *Atlas des déplacements* (Grenoble, 2018).

Il anime depuis 2013 l'*Ouvroir de cartographie potentielle* (Oucarpo), et il a conçu le feuillet cartographique *Echelle 1* dans le cadre de l'année européenne de la culture Marseille-Provence 2013.

Membre du comité d'acquisition du Frac PACA, il est commissaire (avec Jean-Marc Besse) de l'expositions *Le temps de l'île* au MuCEM (jusqu'au 11 novembre 2019) et *Des marches, démarches* au Frac PACA (7 février – 10 mai 2020).

Entretien

Pascal Neveux, directeur du Frac, et Guillaume Monsaingeon, commissaire de l'exposition

Pascal Neveux : Ce projet inédit par sa temporalité, sa cartographie et la diversité de ses acteurs s'inscrit dans la postérité de plusieurs expositions et publications qui ont fait date sur ce vaste sujet de la marche comme pratique artistique et plus largement autour des questions de déplacement, de mobilités. Je pense entre autres à l'exposition *Un siècle d'arpenteurs, les figures de la marche en 2000*, dont le commissaire était Maurice Fréchuret au musée Picasso à Antibes, à la publication de Thierry Davila *Marcher, créer : déplacements, flâneries, dérives dans l'art de la fin du XX^e siècle*. Comment as-tu mis en perspective la conception de cette exposition au regard de ces expositions et publications qui sont devenues des références aujourd'hui sur ce sujet, pourrais-tu nous donner les lignes de force et les singularités de cette exposition ?

Guillaume Monsaingeon : Aborder la marche en 2020, c'est presque enfoncer une porte ouverte. Qui oserait aujourd'hui dénier la force de cette pratique artistique ? Il n'y a plus rien à « imposer », rares sont les artistes qui n'ont jamais frayé avec la marche. On pourrait presque affirmer au contraire qu'un tel projet est guetté par le risque du malentendu, d'une « mode » avec son lot de contresens : tous marcheurs donc tous artistes... Il n'est plus nécessaire de conforter une esthétique de la marche comme l'avait fait Fréchuret il y a vingt ans, en revisitant les grandes figures du XX^e, Giacometti, Balla ou Duchamp... Aux références que tu proposes, on pourrait adjoindre *Walkscapes* de Francesco Careri, le numéro des Carnets du paysage consacré aux cheminements, Rebecca Solnit, Laurent Buffet... Du coup, je me suis plutôt intéressé aux marges et aux transferts. On n'a pas attendu les artistes pour marcher ! J'ai donc voulu replacer mon objet d'étude dans une longue durée et dans des pratiques extra-artistiques : la démarche d'Étienne-Jules Marey est d'abord scientifique, mais les images qu'il a produites ont nourri nos mémoires et nos esthétiques. Voilà pourquoi je tiens à le montrer, ainsi que les chronophotographies de Muybridge. Beaux exemples de porosité, comme Fernand Deligny : sa vie entière est une prise de risque, il a beaucoup à nous apprendre sur la marche, qu'il n'a

jamais lui-même pratiquée : ses *Lignes d'erre*, issues de la psychiatrie mais au statut indéterminé, nourrissent désormais d'innombrables pratiques artistiques. La marche et ses limites, donc : Francis Alÿs et sa vidéo *Semáforos* côtoient les panneaux de signalétique routière suisse – comment a-t-on inventé la figure du piéton, marcheur patenté et contraint avec ses passages protégés ou obligatoires, aux antipodes de la liberté du flâneur ? Le bas-relief romain de la Gradiva, cette jeune femme qui marche dans les rues de Pompéi d'un pas si léger, lestée de la pensée freudienne, frayera avec la relecture joyeuse des contes pour enfants menée par Noémie Privat ; Pol Bury cinématise en hommage à la Théorie de la démarche de Balzac.

Autre témoignage de cette continuité entre des pratiques variées de la marche : le visiteur, qui est aussi un marcheur déambulateur, est accueilli par un trotteur d'enfants (apprendre à marcher) et un déambulateur pour personnes âgées (apprendre à ne pas tomber), mais aussi par des enseignes professionnelles de cordonnier et des fers qui protègent nos semelles. Car *Des marches, démarches* aborde aussi la question de la matérialité de la marche, à travers la figure du pied : je songe aux pièces de Franck Scurti, Gianni Motti, aux pas de Marco Godinho, aux traces de Jennifer Allora & Guillermo Calzadilla. Et à partir du pied, c'est le corps entier qui est en jeu, donc la question du geste, essentielle comme on le voit chez Paulien Oltheten, Alÿs, Kentridge, ou le collectif Safi...

J'ai souhaité prendre le risque des cas limites : l'impossibilité de marcher (la voile conçue à partir des voiles par gethan&myles ou les bottes de postillon du Mucem), la *Marche sur les nuages* (Abraham Poincheval) ou la retraite de Russie recouverte de Jochen Gerner. La marche enfermée dans un musée ou une prison (Jean-Christophe Norman, Jean-Pierre Moulères), la nage comme forme voisine (Dominique Castell et son impossible *Voyage à Cythère*) : ce sont là à mes yeux des éléments dont on a besoin en 2020, qui soulignent la porosité de la vie quotidienne et des gestes artistiques ; plutôt que figer une typologie, j'ai cherché à explorer la marche dans toute sa complexité.

Pascal Neveux: As-tu des regrets, des pistes que tu aurais souhaité mieux explorer ? Quels choix a-t-il fallu opérer ?

Guillaume Monsaingeon: J'aurais aimé mieux développer la relation au déplacement animal, aujourd'hui à juste titre objet d'une forte attention artistique, cartographique et intellectuelle. Dans les chronophotographies de Marey, par exemple, je n'ai retenu aucune locomotion animale, hélas. De façon plus générale, j'aurais pu développer la relation du marcheur à son milieu, au sens plus éthologique qu'écologique. J'ai considéré que la relation de notre corps à notre environnement était exprimée par des marcheurs-danseurs-cueilleurs comme Mathias Poisson, Robin Decourcy ou le collectif Safi. Je songe à la phrase de Tom Ingold, « My walking walks me » : on devient sa marche, elle nous entraîne bien plus qu'on ne met en mouvement notre corps dans un simple environnement. Beaucoup d'œuvres auraient pu exprimer cette sensibilité : j'ai privilégié la vidéo de Guido van der Werve, *Nummer acht, everything is going to be alright*, qui souligne la démesure de ce marcheur solitaire perdu sur la banquise, ouvrant la voie à un brise-glace monstrueux tapi quelques mètres derrière lui. Il a fallu faire des choix. Parce que notre condition humaine est surtout urbaine, j'ai privilégié les expériences de marche en ville : les vidéos et les photographies de Guy Tillim, Barbara Probst ou Paulien Oltheten croiseront au Frac la photographie vernaculaire rassemblée par Jean-Pierre Moulères, des marcheurs anonymes sur les boulevards du monde entier ; les photographies de Monique Deregibus ou Lauren Greenfield voisineront avec les archives des Excursionnistes (gethan&myles). *La Pierre qui cède* d'Orozco, cette pierre qui roule au sol, est à la fois très loin de nos deux pieds et très proche de notre condition urbaine qui, à sa façon, nous roule aussi dans la poussière. Cette pierre devrait être roulée sur quelques mètres, en écho à la tradition des processions urbaines, incarnée par la magnifique vidéo de William Kentridge, *Shadow Procession*, que nous avons la chance de projeter dans l'exposition. Ce parti pris urbain n'empêche pas de faire la part belle aux artistes-paysagistes-architectes comme Arianne Wilson ou Berger&Berger, aux arpenteurs comme

Bernard Plossu. Sans compter certains artistes canoniques dont toute l'œuvre évoque la marche : Richard Long, Herman de Vries, Hamish Fulton... En outre, le Frac possédait déjà certaines œuvres cardinales, dont le *Planisfero Roma* de Stalker, ainsi que l'intégralité de leurs archives, qui peuvent être manipulées dans l'exposition par les visiteurs du 3^e plateau. Quelques clin d'œil aussi : Patrick Faigenbaum saisissant *l'Homme qui marche* de Rodin, ou encore Henri Cartier-Bresson montrant Giacometti saisi au vol alors qu'il marche dans son atelier entre *l'Homme qui marche* et *la Grande Femme*...

Pascal Neveux: Parlerais-tu d'une dimension politique de la marche ?

Guillaume Monsaingeon: Ce sont les artistes eux-mêmes, ou certains d'entre eux qui l'affirment : se réapproprier l'espace, en faire un espace public cheminé, c'est évidemment un outil de lutte. Allora & Calzadilla dont on parlait à l'instant le clament haut et fort. Les cyanotypes de Randa Maroufi, réalisés avec les femmes qui ne peuvent passer qu'à pied la marchandise entre le Maroc et l'enclave espagnole de Ceuta, en une sorte de contrebande officialisée, témoignent de cette marche confinée et extrêmement contrôlée. Mais les gestes de Stalker et de Laurent Malone & Dennis Adams, les promenades d'Hendrik Sturm, sont tous des actes de résistance à leur façon. Le dynamisme des marcheurs marseillais n'est pas un hasard : Till Roeskens, Mathias Poisson, le collectif Safi, Geoffroy Mathieu et Bertrand Stofleth sont les héritiers des précurseurs qu'étaient les *Excursionnistes marseillais*. Comment oublier l'arpentage inlassable mené par Christine Breton, splendide démonstration des vertus politiques de la marche comme mode de connaissance et de partage ? C'est à mes yeux plus fort que les innombrables ouvrages à succès consacrés à la traversée de la France comme ressourcement personnel, et plus stimulant que les récupérations institutionnelles de la marche entendue comme une façon de tisser du lien – ce même lien que l'urbanisme s'attache par ailleurs à défaire...

Pascal Neveux: Cette exposition qui investit aujourd'hui la totalité des plateaux du Frac est l'aboutissement du projet Des marches, démarches que nous avons conçu ensemble depuis plus d'un an sur l'ensemble du territoire régional, fédérant dans sa dynamique plus de 70 partenaires. Peux-tu revenir sur la façon dont est venue l'idée de ce projet, sur sa singularité, sa genèse et ses enjeux?

Guillaume Monsaingeon: Plutôt sensible à la diffusion artistique sous l'angle de la diversité des publics – entreprises, scolaires, détenus, j'en ai découvert plus tardivement la dimension territoriale : les besoins ne sont pas les mêmes à Arles ou à Ventabren, et une proposition artistique peut échouer simplement par inadéquation au lieu et à ses habitants. J'ai été sensibilisé à cela par la fréquentation de structures actives d'un bout à l'autre du territoire, comme Image de ville, Opera Mundi ou le Bureau des guides GR 2013. Et j'avais moi-même piloté, avec Thierry Kressmann, le feuillet cartographique Échelle 1 pour MP 2013, qui m'avait fait toucher du doigt cette délicate adaptation du projet au territoire et à ses acteurs : il y a là un savoir-faire et une sensibilité qui sont propres à ces structures originales que sont les Frac. Il m'a semblé impossible, presque inconvenant, d'envisager une exposition sur la marche qui resterait enfermée entre quatre murs. Il allait de soi qu'on sortirait du bâtiment, et que l'exposition devait se frotter au cheminement comme aux godillots. Plutôt que d'imaginer le Frac prescripteur ou simple diffuseur à Carros comme à Gap ou Cadenet, il a paru évident de fédérer les envies. Le projet Des marches, démarches a bénéficié de l'incroyable énergie développée par le Frac en milieu scolaire. Ces actions qui se sont très tôt emparées de la question de la marche inventent, avec les artistes et les enseignants, les visiteurs de demain !

Pascal Neveux: Ton activité de commissaire d'exposition t'a conduit ces dernières années à monter des expositions centrées autour de la cartographie, de *MappaMundi* en 2013 à Toulon au *Temps de l'île* présentée l'été dernier au Mucem. D'où vient cette passion pour l'univers de la cartographie et quelles sont les affinités entre ces différents projets et bien d'autres encore, je pense à l'Oucarpo plus particulièrement et cette exposition présentée au Frac ?

Guillaume Monsaingeon: Je suis arrivé à la cartographie sur un malentendu : je m'intéressais alors aux plans-reliefs, ces gigantesques maquettes des villes de France qu'on disait conçues par Vauban. De fil en aiguille, j'ai découvert qu'il n'y était pour rien, mais que la représentation d'un territoire était, déjà au XVII^e siècle, un enjeu à la fois esthétique, scientifique et politique. J'en ai fait un livre, *Les Voyages de Vauban*. J'étais fasciné par le fait que Vauban avait utilisé la carrière militaire comme un simple ascenseur : un siècle plus tard, il aurait bâti des routes au lieu de frontières, au XIX^e il aurait été ingénieur des Ponts et Chaussées chargé des chemins de fer, au XX^e ingénieur Télécom... La première exposition dont j'ai assuré le commissariat était historique : c'était *Vauban ingénieur de la raison*, organisée avec Nicolas Faucherre pour le Centre des monuments nationaux, en 2007 dans le petit village de Mont-Dauphin. La symbiose entre Vauban et l'invention du site était si forte que, l'année suivante, nous avons imaginé avec Arnaud Vasseux l'exposition *Lieu défendu*, dix artistes contemporains qui ont créé in situ. Et c'était parti... C'est donc dans un même mouvement que je me suis orienté vers les artistes contemporains et vers la cartographie. Celle-ci n'est ni une discipline, ni une spécialité, ni une mode : c'est un carrefour à partir duquel on comprend mieux le monde. Le plus fascinant, ce sont encore les marges de la cartographie, les pratiques hors norme, dont on se demande si on est encore dans la carte ou pas. C'est cela qui m'a conduit à créer l'Oucarpo, Ouvroir de cartographie potentielle, héritier de l'Oulipo de Queneau, Perec et Calvino. La question n'est pas de savoir ce qu'est une carte, mais d'apprendre à décrypter les opérations cartographiques complexes qui façonnent notre quotidien. D'où la pratique du jeu et du détournement. Les techniques cartographiques sont extrêmement rigoureuses et complexes : raison de plus pour jouer avec les formes et la sémiologie cartographique, comme on peut le faire avec des mots qui obéissent à une syntaxe rigide. Qu'il s'agisse de la ville, de la marche, des îles, de la typographie, les cartes sont toujours à l'affût !

À travers les œuvres et les murs, Hendrik Sturm

Laura Bayod, chargée de collection au Frac, et Pascal Prompt, responsable de collection, s'entretiennent avec Hendrik Sturm

Laura Bayod et Pascal Prompt : Le Frac a choisi d'acquérir ton travail qui sera activé sous forme de plusieurs actions lors de l'exposition *Des marches, démarches*. Comment, pour ta part, le définis-tu : balade, performance, marche, visite ?

Hendrik Sturm : Je nomme ces actions « promenades » pour la connotation récréative, non fonctionnelle de ce terme. Je me déplace à pied avec un groupe de personnes, disponible à l'environnement et à ceux avec qui je marche.

Je suis prêt à rencontrer sur le chemin des situations et d'autres personnes que je n'ai pas prévues. En tant qu'artiste je me situe dans le champ de la performance mais pas dans sa forme la plus habituelle de l'artiste actif en scène avec des allures extraordinaires ou décalées et un public attentif mais plus ou moins immobile. Vu de loin on peut confondre mes actions avec une visite, une balade, une randonnée..., j'accepte ce manque de visibilité artistique.

Laura Bayod et Pascal Prompt : Quel est ton processus de travail pour élaborer ces actions (choix du lieu, temps passé in situ, « enquêtes », croquis, etc.) ?

Hendrik Sturm : Je prends beaucoup de temps pour la préparation in situ. Je tente de lire et comprendre un paysage et ses acteurs. Je « dérive » à la manière de situationnistes. Je pratique des transects, des coupes spatiales en suivant une ligne imaginaire ou réelle. J'apprends des personnes rencontrées spontanément. Je consulte des documents et archives, je prends des rendez-vous avec des informateurs. Je me sens engagé dans une enquête des lieux. Je passe le plus souvent deux ou trois semaines sur le terrain pour préparer un parcours entre deux et dix kilomètres. L'enquête n'est pas aboutie quand j'invite à une promenade publique. Elle se poursuit avec les personnes avec lesquelles je marche. Je les engage dans ce processus de

questionnement et recherche, nous lisons ensemble les traces et indices, par conséquent je révisé, approfondis ou élargis mes points de vue.

Le choix du lieu n'est pas important. Chaque lieu peut être un haut-lieu avec son *genius loci* à condition de le regarder de près, avec bienveillance ou tout au moins avec curiosité. Investir intellectuellement et émotionnellement un endroit apparemment sans qualité est un beau challenge.

Laura Bayod et Pascal Prompt : Dans le contexte de ta résidence dans nos murs, quelle relation as-tu à l'architecture du Frac et comment la complexité du bâtiment se met-elle en jeu dans ton projet ?

Hendrik Sturm : Je regarde les relations que les usagers et voisins nouent avec l'architecture du Frac pendant les semaines où j'habite sur place dans un des deux studios. J'essaie de comprendre les cheminements dans le bâtiment ainsi que les trajets imaginés par l'architecte Kengo Kuma et précisément ceux qui ne sont pas réalisables facilement. Je m'attache à détecter d'autres flux, ceux de l'air, du bruit, de l'eau, des animaux qu'on n'accepte pas intra-muros comme les rats et les oiseaux ou les animaux qu'on invite exceptionnellement comme ce chat dressé pour un tournage de film. Je suis particulièrement intéressé par les espaces des « cryptes » quasiment invisibles et non accessibles que je découvre au cours de mes pérégrinations dans le bâtiment, dans la lecture de plans et dans mes échanges avec le directeur technique.

Guillaume Monsaingeon, le commissaire de l'exposition ne veut pas que je mène une énième visite architecturale du bâtiment mais que je me concentre sur l'exposition de l'art de la marche, *Des marches, démarches*. Il souhaite que je fasse vivre à mes co-promeneurs l'expérience de la marche, l'expérience de la production d'un cheminement, l'expérience du libre choix ou de la contrainte dans le choix du trajet pédestre ou du trajet

des pensées. Cette demande de la réflexivité, d'une méta-marche, est tout à fait normale de la part d'un commissaire qui est d'abord philosophe. À moi de me débrouiller avec cette demande qui dépasse le cadre habituel. Je compte le faire avec « méthode ». Cela ne veut pas dire que je sais au préalable comment je vais procéder. L'étymologie m'aide ; « méthode » se compose de deux mots grecs, méta et hodos. L'un désigne la préposition « sur », « derrière » ou « après » et l'autre, hodos, est simplement le « chemin ». Il suffit pour être « méthodique » de se rendre compte du pourquoi on a pris tel chemin et pas un autre.

Laura Bayod et Pascal Prompt : Imagines-tu pouvoir produire une partition minimale de ce qui va se jouer ? Qu'est-ce qui est établi et qu'est-ce qui au contraire reste de l'ordre du hasard et des fruits de la rencontre avec un public ?

Hendrik Sturm : Oui, avant la première promenade je vais produire une sorte de partition-carte, une séquence de lieux traversés, négocier les droits de passage et de visite, préparer des documents et objets que je vais montrer. J'imagine que la promenade va durer entre deux et trois heures. La rencontre avec les participants de la promenade impose une part importante à l'improvisation. J'adapterai sans doute le parcours et le timing des promenades suivantes en fonction des premières expériences.

Laura Bayod et Pascal Prompt : Est-elle rejouable par d'autres que toi ?

Hendrik Sturm : Oui, ça m'est déjà arrivé dans le passé. Caroline Duchatelet, une amie artiste, m'a demandé de reprendre un parcours avec un groupe d'étudiants. Je n'y ai pas assisté mais je sais que ça a bien marché. De mon côté aussi j'ai bénéficié d'une partition-parcours de mon collègue Boris Sieverts à Cologne.

Laura Bayod et Pascal Prompt : Le public a-t-il un rôle particulier ?

Hendrik Sturm : Je souhaite que les personnes qui viennent se promener deviennent enquêteurs avec moi. Idéalement il n'y a plus de public, ni d'auteur (que des co-auteurs), ni d'œuvre, mais à sa place un processus d'enquête en cours. Stephen Wright a théorisé cette forme d'art. Les discussions avec lui pendant les années où il enseignait à l'école d'art de Toulon m'ont inspiré.

Laura Bayod et Pascal Prompt : Quel statut donnes-tu à tes notes, carnets de recherches, etc. ?

Hendrik Sturm : Je les considère comme des éléments nécessaires à l'enquête. Est-ce qu'ils sont associés à l'œuvre ? Sans doute. J'ai consulté dernièrement les archives de la collection du Frac. Parmi les documents assemblés sur les œuvres il y a aussi la correspondance avec les artistes. J'ai constaté une porosité stylistique. Une lettre de réclamation de Thomas Hirschhorn ou un ajout d'information envoyé par Marc Quer ne se distinguent pas formellement de leur production plastique respective.

—

**À travers les œuvres et les murs :
une exploration marchée dans l'exposition
Des marches, démarches
avec Hendrik Sturm, artiste-marcheur.**

Durée 2 à 3 heures. Sur réservation.

À 14h samedi 22 février, 28 mars, 11 avril, et dimanche 10 mai.



Hendrik Sturm, repérage pour À travers les œuvres et les murs.

En même temps

Rencontres

La marche catalyse de l'art et du savoir

Vendredi 13 et samedi 14 mars 2020

À l'occasion de l'exposition *Des marches, démarches* accueillie au Frac du 8 février au 10 mai 2020, le Frac Provence-Alpes-Côte d'Azur, l'École nationale supérieure de paysage et l'École des hautes études en sciences sociales ont souhaité s'associer pour l'organisation d'un colloque consacré à la pratique de la marche dans le champ des arts et des sciences sociales. Ces deux journées de rencontres ont été imaginées par Jean-Marc Besse, historien et philosophe, Directeur d'études à l'École des hautes études en sciences sociales, Paris (EHESS), Gilles A. Tiberghien, philosophe, critique, Maître de conférences en esthétique à l'université Paris-1 Panthéon Sorbonne et Anne-Sophie Perrot artiste, paysagiste, enseignante à l'École nationale supérieure de paysage, Marseille (ENSP).

Intervenants : Till Roeskens, Cole Swensen, Thierry Davila, Alexis Pernet, Anne-Sophie Perrot, Gilles Clément, Mathieu Gounelle, Catherine Perret, Nadine Gomez, Antoine de Baecque, Martin de la Soudière, Claire Renier, Alice Freytet...

En 2000 le Musée d'Antibes publiait un livre-catalogue, *Un siècle d'Arpenteur. Les figures de la marche* qui accompagnait l'exposition du même nom dont Maurice Fréchuret et Thierry Davila étaient commissaires. Cela fera vingt ans en 2020 et ce colloque se présente donc un peu comme un hommage et un anniversaire à cet événement qui a marqué le renouvellement d'intérêt pour cette pratique dans le champ de l'art mais sans se limiter à sa période contemporaine.

Vendredi 13 mars 2020

Les conférences auront lieu de 9h30 à 11h15 dans l'amphithéâtre Paul Cézanne, 31 Boulevard d'Athènes, 13001 Marseille.

De 11h30 à 12h45 plusieurs propositions de marches emmèneront le public vers la Vieille Charité où les conférences se poursuivront l'après-midi, de 14h à 17h dans la salle du Miroir, Centre de la Vieille Charité, 13002 Marseille.

La journée s'achèvera au Frac de 18h à 22h à l'occasion de la nocturne de saison consacrée à l'exposition *Des marches, démarches*.

Samedi 14 mars 2020

Les conférences se dérouleront au Frac de 9h30 à 16h30. Entrée libre dans la limite des places disponibles.

Les conversations marchées

En partenariat avec le Bureau des guides du GR2013

Chacune de ces promenades est une mise en dialogue entre plusieurs artistes et une expérience collective alliant l'aventure corporelle à des questions théoriques portées par ces écritures pédestres.

Samedi 8 février, 15h

On marche toujours dans les pas de quelqu'un
Avec Hendrik Sturm (artiste-marcheur), Laurent Malone et le collectif Stalker.

Dimanche 29 mars, 9h

Gardez les chèvres
Avec Till Roeskens (artiste-marcheur) et le collectif Safi (artistes marcheurs-cueilleurs).

En partenariat avec la chèvrerie communale de Septèmes-les-Vallons et la coopérative Hôtel du Nord.

Jeu-di 9 avril, 19h30

Le 7^e sens
Avec Mathias Poisson (artiste-promeneur), Robin de Courcy (chorégraphe et performeur).

Inscriptions sur gr2013.fr

Les rendez-vous exacts et accès en transports en commun seront précisés par courriel aux personnes inscrites quelques jours avant la marche).

À travers les œuvres et les murs

Une exploration marchée dans l'exposition Des marches, démarches.

Avec Hendrik Sturm, artiste-marcheur
Samedi 22 février, samedi 28 mars, samedi 11 avril, dimanche 10 mai – 14h. Durée 2 à 3h

La boussole, multiple d'artiste

par Malachi Farrell

« Ne pas trouver son chemin dans une ville, ça ne signifie pas grand-chose. Mais s'égarer dans une ville comme on s'égare dans une forêt demande toute une éducation. »

Walter Benjamin, *Enfance berlinoise*

On marche toujours dans les pas de quelqu'un. Longtemps, on s'est orienté par rapport à l'Orient : Jerusalem, La Mecque, le Levant. Puis vint le savoir gradué, la force magnétique calculée et mise en chiffres. On l'appela le Nord. Aujourd'hui la boussole a disparu de nos poches et de notre quotidien, le Nord magnétique s'est réfugié à deux pas de là, au cœur de nos ordinateurs et de nos téléphones.

Choisir la marche, c'est accepter une forme de dépouillement : réduction à l'essentiel, légèreté, itinérance, déplacement, échelle du corps humain. La boussole est enfant de l'épure. Frugalité sans nostalgie, la boussole est prise de risque et miroir de nos incertitudes. Et comme le dit Walter Benjamin, ce lâcher prise « demande toute une éducation. »

La boussole est le nombril mobile du monde : le Nord est là-bas et moi je suis ici. La boussole renvoie à l'émancipation rendue possible par la marche, la randonnée ou l'excursion, qui ont libéré les corps, les esprits et peut-être les genres. La boussole n'a pas d'âge : on peut « boussoler » très tôt. Objet de plein vent plus que de bureau, elle dépasse les styles et les écoles.

G. M.

Le Frac Provence-Alpes-Côte d'Azur contribue à la diffusion du travail des artistes en coéditant des publications et en coproduisant des éditions limitées dont les artistes sont souvent à l'initiative. Ces ouvrages ou objets sont réalisés en partenariat avec des éditeurs et structures, qu'elles soient publiques ou privées, en résonance avec la programmation des expositions. Le Magasin du Frac est un formidable espace pour la visibilité de ces multiples. Malachi Farrell vient aujourd'hui rejoindre, à côté d'éditions en dépôt, les éditions limitées de Thierry Fontaine, de Françoise Petrovitch, de Rodolphe Huguet ou de Claude Lévêque coproduites par le Frac.

Le Frac a coproduit cette boussole multiple d'artiste avec la galerie Cyrille Putman à l'occasion de l'exposition *Des marches, démarches*. Il ne s'agit pas de chercher des citations au sein de l'art contemporain, mais de montrer l'évidence d'un objet à forte portée esthétique et artistique.

Malachi Farrell, *Déboussolé*, 2020,
Édition 50 exemplaires, numérotés et signés.

**Coproduction galerie Cyrille Putman
et Frac Provence-Alpes-Côte d'Azur**

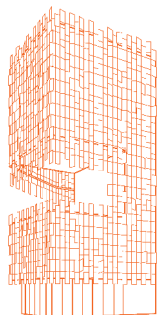
Disponible au Magasin du Frac
et sur commande :
www.frac-provence-alpes-cotedazur.org
Prix de vente 250 €



Photo Laurent Lecat / Frac Provence-Alpes-Côte d'Azur.

FRAC

Provence
Alpes
Côte d'Azur



Les Fonds régionaux d'art contemporain (Frac) sont des institutions qui ont pour mission de réunir des collections publiques d'art contemporain, de les diffuser auprès de nouveaux publics et d'inventer des formes de sensibilisation à la création actuelle. Créés en 1982 sur la base d'un partenariat État-régions, ils assurent depuis plus de trente ans leur mission de soutien aux artistes contemporains.

Le Frac Provence-Alpes-Côte d'Azur

Implanté à la Joliette, aux portes d'Euroméditerranée à Marseille, le Frac Provence-Alpes-Côte d'Azur est devenu un lieu emblématique de ce que nous appelons aujourd'hui un Frac « nouvelle génération » depuis l'inauguration en 2013 du bâtiment qui l'accueille, conçu par l'architecte japonais Kengo Kuma. Riche d'une collection de plus de 1000 œuvres et représentant plus de 540 artistes, le Frac occupe aujourd'hui un territoire régional, national et international, et développe de nouveaux modes de diffusion pour sa collection à travers un réseau de partenaires. Véritable laboratoire d'expérimentation artistique, sa programmation s'inscrit dans un questionnement de notre société tout en permettant l'accès à l'art contemporain au sein des six départements de la région.

Informations pratiques

Ouverture tous publics

Du mercredi au samedi de 12h à 19h

Le dimanche de 14h à 18h (entrée gratuite)

Nocturne de saison vendredi 15 novembre 2019
(entrée gratuite de 18h à 22h)

Fermé les lundis et jours fériés

Bureaux ouverts du mardi au vendredi de 9h à 19h

Les mardis hors-champ

Journée hebdomadaire dédiée à des missions de développement des publics et de construction de projets sur mesure. Les médiateurs du Frac proposeront des accueils de groupes le matin. L'après-midi sera consacré à diverses opérations afin d'aller à la rencontre de nouveaux publics.
reservation@fracpaca.org

Tarifs

Tarif plein: 5 €

Tarif réduit: 2,50 € ou gratuité
(sur présentation d'un justificatif)

Pass annuel (validité 12 mois): entrée gratuite pour les expositions et tarifs préférentiels pour les événements.

Plein tarif: 14 € / Tarif réduit: 7 €

Pour venir au Frac

Méto et tramway: arrêt Joliette

Bus: lignes 35 et 82, arrêt Joliette; ligne 49, arrêt Frac

Accès: autoroute A55

Parkings: Espercieux et Arvieux -

Les Terrasses du port

Contacts

Communication et presse régionale

Gwénola Ménou

gwenola.menou@fracpaca.org

+ 33 (0)4 91 90 30 47

Presse nationale

Alambret Communication:

Leila Neirijnck

leila@alambret.com

+ 33 (0)1 48 87 70 77

+ 33 (0)6 72 76 46 85

Arrosoir Frac

Cantine Café

Epicerie bio

Arrosoir Frac vous accueille dès le matin (petits-déjeuners) et à l'heure du déjeuner avec une formule différente chaque jour. Il est possible d'y consommer boissons et collations (pâtisseries, goûters, tapas...) et de découvrir les produits de leurs partenaires dans le coin épicerie.

Conception graphique

Solie Morin, www.soliemorin.fr



Le Fonds régional d'art contemporain est financé par le ministère de la Culture et de la communication, Direction régionale des affaires culturelles Provence-Alpes-Côte d'Azur et la Région Sud Provence-Alpes-Côte d'Azur.